

## **Paysage identitaire, ciment des regroupements territoriaux**

### **L'oppidum d'Ensérune et l'étang de Colombiers-Montady**

*Pierre GONDARD  
ORSTOM*

Le voyageur des années 70 qui traversait la province française était constamment sollicité à l'abord des moindres agglomérations. Celles-ci le pressaient d'admirer qui son château, qui son église, qui ses remparts, qui sa cascade... La plupart de ces panneaux ont disparu, remplacés par d'autres formules plus racoleuses. Il n'en reste pas moins que les villes, petites ou grandes, et maintenant les régions, proposent un de leurs monuments ou de leurs paysages les plus connus comme reflet de leur identité et image de leur lien commun à ce territoire. Imaginerait-on Paris sans Montmartre, la Tour Eiffel ou Notre-Dame, Strasbourg sans la Petite France, Lyon sans Fourvière, Marseille sans le Vieux-Port, la Canebière ou Notre-Dame de la Garde, Montpellier sans le Peyrou ou Antigone ? Chacun de ces clichés de "carte postale" renvoie à la vie et à l'histoire de la cité. Il permet à la ville ou à la région, comme à chacun de ses habitants, de se poser face au visiteur dans la continuité d'une longue tradition culturelle dont ils sont, ou se veulent, les héritiers.

Depuis quelques années les associations communales vont bon train, incitées par l'administration ou poussées par l'économie. Le choix de leurs membres pour une appellation montre un processus identitaire en recherche d'un nouveau référent territorial collectif, à même de dépasser les clichés du puzzle antérieur trop étroitement localisés.

Notre propos est de montrer, à partir de deux exemples pris dans l'arrondissement de Béziers, comment s'opère la sélection entre plusieurs images signifiantes possibles, comment joue le regard de l'autre dans cette sélection et comment l'image forte d'un petit noyau de communes peut être adoptée comme symbole par des regroupements territoriaux beaucoup plus vastes.

\*\*

Le S.I.V.O.M. d'Ensérune associe maintenant treize villes et villages<sup>1</sup> de l'Ouest biterrois tandis que la S.C.A. Les Vignerons d'Ensérune est née de la fusion des caves coopératives viticoles desservant neuf de ces mêmes villes ou villages<sup>2</sup>. Pourquoi ont-ils choisi de se dénommer ainsi et de se proclamer "d'Ensérune" ? Le mot d'origine incertaine apparaît dans les textes du IX<sup>ème</sup> siècle. Il signifierait "la colline", si la racine celte pouvait être réellement authentifiée. Quant au lieu dit, il n'est du ressort territorial que de quatre des communes citées. Pourquoi les autres l'ont-elles adopté ?

Chaque commune possède bien sûr une ou plusieurs images fortes qui pourraient symboliser le regard commun que les villageois portent sur leur territoire et sous lequel il leur plairait de se montrer, de se dire ou d'être vus.

---

<sup>1</sup> Capestang, Cazouls, Colombiers, Lespignan, Maraussan, Maureilhan, Montady, Montels, Nissan, Poilhes, Puisserguier, Quarante, Vendres.

<sup>2</sup> Capestang, Cazouls, Colombiers, Lespignan, Maraussan, Montady, Montels, Nissan, Poilhes.

Ainsi dans cette région où la vigne règne en maître, uniformisant le pays, la collégiale gothique de Capestang impose son image au dessus de tous les édifices du bourg et donne à la petite ville son cachet, comme la tour à Montady ou le château à Maureilhan.

Dans le cas de Colombiers, dont nous examinerons plus attentivement le contenu des images symboliques parce que nous y avons un accès privilégié, plusieurs figures pourraient être retenues.

Parmi celles-ci on trouvera le Canal du Midi, qui enserre le vieux village de ses courbes ombragées et lui apporte un peu de fraîcheur en été, pour le plaisir des boulistes, des badauds ou des vieux toujours assis sur le pont. Ils regardent (ou “espient”) et commentent sans relâche le devenir de ceux qui entrent et sortent du village ou l’allure des citoyens de l’Europe touristique qui navigue à leurs pieds.

Une autre image pourrait être celle du château. On recevra le terme sous plusieurs acceptions. On entendra d’abord l’édifice construit sur les ruines de la demeure du seigneur féodal, elle-même élevée sur des fondations gallo-romaines ou wisigothiques. Dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, alors que le vin coulait à flots et sédimentait de l’or dans les caves, la bâtisse s’est ornée de créneaux postiches. C’est donc aussi le “château” viticole. C’était le plus grand domaine du village avec ses 120 hectares de vignes et de champs, figure de la propriété nobiliaire en sursis des comtesses et des ducs de Cassagne puis de Castries. À la même époque, quelques familles bourgeoises asseyaient leur aisance sur des exploitations dépassant à peine 20 hectares, tandis que les propriétés villageoises atteignaient difficilement cinq ou sept hectares. Le château était donc “la” grosse exploitation du village, la mieux équipée et le plus gros employeur de main d’œuvre.

Le château c’est encore la cave “monobloc” de cette entreprise viticole, gigantesque à l’échelle locale. Elle est construite en pierre, admirablement charpentée et les vieux foudres de chêne y sont toujours alignés dans l’attente d’une vendange impossible depuis la vente des terres. Cette cave faisait rêver tout un chacun au village... Elle reste encore un enjeu politique local.

Le château c’est aussi la “vie de château” et l’enseigne du restaurant qui en a fait son cadre d’accueil.

Une troisième image, celle du paysage agraire très typé de l’étang dit de Montady, pourrait encore évoquer Colombiers et dire le lien de ses habitants avec leur territoire. Cette composition circulaire qui figure dans bien des manuels de géographie et dans beaucoup de livres d’images de découverte de la France, est issue de l’entreprise du seigneur de Colombiers, en 1247. Aidé par trois autres entrepreneurs du Biterrois et pour sûr par de nombreux serfs, il draina le fond marécageux de ce bassin endoréique. Les canaux concentriques découpent dans la plaine les parts d’un gâteau de géants de 400 hectares. Les eaux ainsi collectées vers le centre sont évacuées par un émissaire à contre pente, dont 1360 m en tunnel sous la colline d’Ensérune. Ce réseau est encore fonctionnel. L’image est fameuse. Elle est admirée chaque année par plusieurs dizaines de milliers de touristes. Elle est à fois belle et originale mais ne peut être vue que depuis la colline d’Ensérune.

Ensérune constitue notre quatrième image. C’est un oppidum, une de ces hauteurs fortifiées comme il en existe plusieurs dans la plaine languedocienne mais une des plus riches au dire des archéologues. Les premières traces d’occupation datent du VII<sup>ème</sup> siècle av. J-C. L’abandon est du I<sup>er</sup> siècle ap. J-C, peu après la domination romaine. Trois villes s’y sont succédées. Le maximum de population aurait été de 10 000 habitants. Les périodes ibères, celtes, celtes-ibères et romaines sont bien représentées. Les céramiques grecques attestent du commerce et d’une certaine prospérité. Si le musée affiche 40 000 entrées, le site en accès libre reçoit beaucoup plus de visiteurs. Ils admirent à la fois les fouilles du plateau sommital, les terrasses du versant,

l'étang drainé à leurs pieds et au loin, vers le nord, le rebord sud du Massif Central. *Pour eux dans ce seul paysage se confondent en un instantané géographique l'oppidum et l'étang asséché, la position de la région et son agriculture, son histoire la plus ancienne et son activité contemporaine, le tout gravé comme un souvenir de vacances au soleil.*

Pour les habitants du village, Ensérune est le Haut-lieu par excellence, pour ses 100 mètres d'élévation au-dessus de la plaine bien sûr, toujours présent à l'horizon du quotidien, mais surtout pour son symbolisme. Revenir à Ensérune, c'est remonter les siècles et l'histoire du village; c'est emprunter la Voie Domitienne (118 av. J-C), c'est longer maintes parcelles aux limites définies depuis le cadastre romain, c'est franchir la voie ferrée (1855), le Canal du Midi (1666), et l'exutoire de l'étang asséché au XIII<sup>ème</sup> siècle qui tous trois perforent la colline au lieu dit du Malpas (mauvais passage). C'est aussi retrouver la vieille ville abandonnée qui a donné naissance aux nombreuses villas romaines des alentours dont certaines ont été les noyaux primitifs des villages actuels. C'est découvrir que le champ d'Arthémon qui ne donnait qu'une maigre récolte de blé les années humides n'était rien d'autre qu'une concentration exceptionnelle de silos oubliés où s'entassaient autrefois les provisions de grains de la cité. Ensérune c'est tout cela mais c'est aussi le flanc sud ensoleillé où quelques vieux venaient en hiver "chauffer leurs os", au pied du rempart, à l'abri du vent du nord. Sans le savoir, peut-être en s'en doutant, ils étaient la continuité de l'histoire du village et en montant sur la colline ils retrouvaient la "profondeur" historique du territoire et l'enracinement de tous dans le lieu fondateur.

Voilà donc quatre images qui aux yeux des habitants du village peuvent dire Colombiers. On aurait pu en choisir d'autres comme la Voie Domitienne, le port, l'église ou les colombes, mais restons-en aux quatre images présentées dont les contenus bien différents suffisent à notre démonstration.

Le Canal du Midi, les boulistes et les vieux sur le pont (image n° 1) renvoient à des clichés très réducteurs, de plus le Canal du Midi n'a rien de très spécifique. Il traverse tout le Languedoc et même Toulouse, à 160 km de là, s'en prévaut, presque au même titre que St-Cernin ou les Jacobins. Il n'est donc pas en soi très identitaire, ni pour Colombiers ni pour deux autres villages voisins baignés par ses eaux.

Le château (image n° 2) enracine le village dans son passé et dit l'histoire viticole du dernier siècle. Bien que cette histoire de richesse, de crises et de luttes soit régionale, l'image reste très locale; c'est bien le château du fief de Colombiers. Il ne dit rien aux autres communes car il n'a rien à voir avec leur territoire.

Le paysage agraire de l'étang de Colombiers et de Montady (image n° 3) atteint à une notoriété importante. Les cartes postales sont là qui l'attestent comme le regard des touristes venus des horizons les plus divers.

Mais ce "lieu dit" n'a pas été considéré comme un identifiant suffisant par les deux regroupements territoriaux. Sans doute parce qu'il n'évoque que le territoire de deux communes mais certainement aussi parce que c'est d'Ensérune (image n° 4) qu'il est le mieux vu et qu'il en vient à ne constituer qu'un seul et même paysage que l'on appellera Ensérune en lui adjoignant la colline en premier plan.

Pourquoi donc les habitants des villages aux alentours se reconnaissent-ils dans Ensérune et choisissent-ils ce nom de lieu pour exprimer leur identité commune ?

Sans doute cinq des treize communes du S.I.V.O.M. ont-elles un accès territorial direct à cette colline. Sans doute celle-ci est-elle l'accident géographique le plus important de la plaine, bien visible à partir d'autres communes que les cinq directement concernées, mais cela suffit-il pour expliquer leur choix ?

L'enjeu de la dénomination d'un S.I.V.O.M. n'est pas très important et il s'agit plutôt d'une démarche locale. On aurait pu imaginer l'appeler S.I.V.O.M. de Béziers-Ouest. Il aurait eu ainsi un nom aussi peu "poétique" mais tout aussi fonctionnel que l'identification d'une sortie d'autoroute ou d'un découpage électoral. Il y a donc dans le choix d'Ensérune une démarche identitaire certaine, fondée sur un nom prestigieux associé à un paysage connu et valorisé.

La confirmation nous en est donnée par la dynamique de la Société Coopérative Agricole "Les Vignerons d'Ensérune". Cette première entreprise coopérative viticole à sections géographiques est née de la fusion de sept caves locales. Elle a choisi son nom à l'unanimité, après 1/4 d'heure de délibération du conseil d'administration. "Les celliers de l'Oppidum" est sa marque commerciale et "les caveaux d'Ensérune", le nom de la société anonyme qui gère ses points de vente sur trois appellations, l'oppidum d'Ensérune est trois fois nommé.

Il y avait pourtant une alternative solide fondée sur l'image de Maraussan qui fut, dès 1905, la première cave coopérative de France. L'image d'Ensérune l'a emporté à cause de sa notoriété. Elle est davantage connue en dehors du territoire. La reconnaissance du SIVOM et de la S.C.A. en était facilitée. En fait le regard de l'autre, du touriste, de *l'étranger*, de celui qui est extérieur au territoire, a participé à l'émergence du nom retenu.

La nouvelle dénomination se fonde sur un paysage identitaire fort qui associe le site archéologique sur la colline et le paysage agraire de l'étang asséché en contrebas. Il est vécu à la fois au quotidien et symboliquement par les membres originaires du territoire local, mais il est adopté par les autres membres des deux groupements étudiés, parce qu'il dit aussi une profondeur commune, bien en amont de ce que sont aujourd'hui chacun de ces villages. *Donnant ainsi à tout l'espace concerné un contenu collectivement réapproprié, il en fait un territoire commun.*

\*\*\*\*\*